

in Collomb (Michel) [dir.]. *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry – Montpellier III, 2005, pp. 111-131.

**PRODUIRE "UNE LITTÉRATURE D'EFFRACTION" POUR  
"FAIRE EXPLOSER LE REFOULE SOCIAL" - Projet littéraire,  
effraction sociale & engagement politique dans l'œuvre  
autosociobiographique d'Annie Ernaux**

par Isabelle CHARPENTIER (Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines -  
C.A.R.P.O - C.S.E. - E.H.E.S.S.)

Cette communication se propose de reprendre une partie de la démarche initiée dans le cadre d'une thèse de science politique, portant, d'une part, sur les conditions de production de l'œuvre de l'écrivain Annie Ernaux, en particulier sur les enjeux ambivalents de ce projet indissociablement littéraire et politique - c'est essentiellement cet aspect que nous résumerons ici -, et, d'autre part, sur la diversité sociale de ses réceptions et de ses usages sociaux et politiques<sup>1</sup>. Au travers un produit littéraire singulier, dans une problématique pluridisciplinaire que l'on pourrait qualifier de "sociologie politique de la littérature", cette étude souhaite apporter une contribution originale à la connaissance des processus sociaux de formation des œuvres et de leur "valeur"<sup>2</sup> - tant littéraire que sociale -, mais aussi des logiques et modalités de fluctuation de celle-ci au cours du temps. L'objectif était enfin d'appréhender les déterminants sociaux de leurs réceptions différenciées en fonction des dispositions des différents types de lecteurs qui se les approprient<sup>3</sup>. L'une des hypothèses de départ est que le fait littéraire, tant dans son aspect production que comme activité de réception<sup>4</sup>, peut permettre d'activer et d'actualiser des représentations du monde social, lesquelles fonctionnent comme des opérateurs dans la construction des identités, qu'elles soient sociales, sexuelles ou politiques<sup>5</sup>. Une telle démarche de recherche<sup>6</sup> supposait de

---

<sup>1</sup> Charpentier (I.). *Une Intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Thèse de Doctorat de Science Politique, Amiens, Université de Picardie - Jules Verne, 1999, 3 volumes, 849 pages (731 pages + 118 pages d'annexes). A paraître en 2005 aux Editions La Découverte.

<sup>2</sup> Voir Lafarge (C.). *La Valeur littéraire - Figuration littéraire et usages sociaux des fictions*, Paris, Fayard, 1983. Voir aussi Bourdieu (P.). "La production de la croyance - Contribution à une économie des biens symboliques", in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 13, février 1977, pp. 3-43.

<sup>3</sup> Voir notamment Chartier (R.). [dir.]. *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985 et Fossé-Poliak (C.), Mauger (G.), Pudal (B.). *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999. Pour une synthèse récente, voir Horellou-Lafarge (C.), Segré (M.). *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2003.

<sup>4</sup> Pour des synthèses sur ce courant de recherche, voir Le Grignou (B.). "La réception des médias : un mauvais objet", in Georgakakis (D.), Utard (J.-M.) [dir.]. *Sciences des médias - Jalons pour une histoire politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 179-194 ; du même auteur, *Du Côté du public - Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Economica, 2003 ; Esquenazi (J.-P.). *Sociologie des publics*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2003 ; Beaud (P.). "Les théories de la réception. Présentation", in *Réseaux*, n° 68, 1994 ; Pasquier (D.). "Les travaux sur la réception. Introduction", in Beaud (P.), Flichy (P.), Pasquier (D.), Quéré (J.-L.). *Sociologie de la communication*, Paris, CENT, 1997. Voir aussi, à paraître, Charpentier (I.) [dir.]. *Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Saint-Quentin-en-Yvelines, Presses de l'Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines / Editions du Temps, en 2005.

<sup>5</sup> Dans la même optique, voir Singly (F. de). "Le livre et la construction de l'identité", in Chaudron (M.), Singly (F. de) [dir.]. *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI / Centre Georges Pompidou, 1993. Voir aussi, dans une perspective sociologique différente, Heinich (N.). *Etats de femmes - L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

dépasser les fausses oppositions, pourtant traditionnelles, entre analyse interne et analyse externe des œuvres, pour au contraire tenter de saisir l'indissociabilité du procès de communication littéraire, en rassemblant les trois éléments que d'ordinaire on sépare dans les enquêtes : l'auteur ou le producteur, le texte ou le message, le lecteur ou le récepteur. Pour tenter de comprendre les diverses prises de position de l'écrivain et de ses récepteurs, le travail a donc été effectué par strates successives, à la fois en amont et en aval de l'activité de production littéraire. En aval - et c'est l'aspect de la recherche que je n'évoquerai pas ici -, j'ai cherché à analyser à plusieurs niveaux les conditions et les logiques des réceptions différenciées de l'œuvre d'Annie Ernaux, dans différents espaces sociaux de circulation, afin de dessiner progressivement des cercles de récepteurs socialement situés, placés dans un rapport de plus ou moins grande proximité au champ littéraire : critiques littéraires qui commentent l'œuvre<sup>7</sup>, médiateurs du livre, soit en l'espèce des bibliothécaires et des professeurs de Français<sup>8</sup>, qui la prescrivent, enfin lecteurs "ordinaires" qui la lisent et y réagissent ensuite en écrivant à l'auteur<sup>9</sup>.

La présente contribution s'attachera plutôt à rendre compte de **l'étude menée en amont, sur les conditions sociales de production du projet littéraire d'Annie Ernaux : la trajectoire et les propriétés sociales de l'écrivain ont été reliées aux particularités de son oeuvre et de sa position dans le champ littéraire**. Sont ainsi objectivés son itinéraire socio-biographique et la genèse de son rapport à l'écriture, les déterminants et les enjeux indissociablement sociaux, politiques et littéraires des formes d'écriture "blanche", dépouillée, qui font la marque singulière de l'expression littéraire de l'écrivain, enfin la position originale (sinon marginale) qu'elle occupe relationnellement dans le champ littéraire contemporain sur la base d'une étude prosopographique<sup>10</sup>.

Pour préciser ces différents aspects et présenter quelques-uns des résultats saillants auxquels aboutit l'analyse, il convient d'abord de rappeler pourquoi, dans une telle optique, il est apparu pertinent de travailler sur les conditions de production de l'œuvre d'Annie Ernaux, en mettant en évidence les spécificités qu'elle recèle et qui sont susceptibles d'intéresser le sociologue.

En premier lieu, **l'écrivain apparaît comme une intellectuelle que l'on pourrait qualifier, en jouant sur les différents sens de ce mot, de "déplacée", qui**

---

<sup>6</sup> Pour une présentation synthétique de la problématique et de la démarche suivies, on se permet de renvoyer à Charpentier (I.). "Lectures sociopolitiques d'une œuvre littéraire à dimension auto-sociobiographique", in Vanbremeersch (M.-C.) [dir.]. *Réceptions de l'œuvre littéraire*, Paris, L'Harmattan, coll. Les Cahiers du CEFRESS, 2004.

<sup>7</sup> Sur cet aspect, voir Charpentier (I.), "Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux - Ambivalences et malentendus d'appropriation", in Thumerel (F.) [dir.]. *Annie Ernaux : une oeuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université / SODIS, 2004. Dans une optique similaire, même si les conclusions des enquêtes divergent, voir le travail pionnier de Jurt (J.). *La Réception de la littérature par la critique journalistique - Lectures de Bernanos, 1926-1936*, Paris, Jean-Michel Place, 1980.

<sup>8</sup> Pour une présentation des premiers résultats de l'enquête de réception, voir Charpentier (I.). "De corps à corps - Réceptions croisées d'Annie Ernaux", in *Politix*, n° 27, 3<sup>ème</sup> trim. 1994, pp. 45-75.

<sup>9</sup> Ces réceptions "ordinaires" sont appréhendées à travers un matériau original, auquel les écrivains en activité laissent rarement accès, le courrier des lecteurs, qu'A. Ernaux nous a aimablement communiqué.

<sup>10</sup> Nous avons procédé à l'étude des propriétés sociales, littéraires et politiques d'un corpus de 180 écrivains français de la même génération qu'A. Ernaux (hommes et femmes), caractérisés notamment par la production d'au moins trois ouvrages, dont au moins un livre d'inspiration autobiographique.

produit une littérature auto-sociobiographique<sup>11</sup> qu'elle décrit elle-même comme une "littérature d'effraction"<sup>12</sup>, susceptible de faire "exploser le refoulé social"<sup>13</sup>.

### L'auto-sociobiographie : à la croisée de l'autobiographie littéraire et de l'auto-socioanalyse

Annie Ernaux, qui affirme dans *Une Femme* que son œuvre est située « *au-dessous de la littérature* »<sup>14</sup>, situe son travail à la croisée de l'**autobiographie littéraire** et de ce que les sociologues appellent l'**auto-socioanalyse**. Pour revenir simplement sur cette notion systématisée en particulier par Pierre Bourdieu, il s'agit pour l'écrivain, dans une œuvre qui se présente néanmoins avant tout comme littéraire, de retracer tout au long de ses récits - qu'ils soient implicitement autobiographiques comme au début de l'entrée en écriture<sup>15</sup> ou explicitement à partir de *La Femme gelée* en 1981<sup>16</sup> et surtout de *La Place* en 1984<sup>17</sup> - sa trajectoire sociale, en essayant de faire un travail de sociologue, *i.e.* en fournissant les éléments d'une analyse sociologique tant de ce parcours sociobiographique que des effets qu'il a produits sur son écriture, et ce aussi bien grâce aux **thèmes** qu'elle aborde que dans le **style** - évolutif - qu'elle construit. Par une écriture littéraire sociologiquement instruite, elle cherche à rendre compte tant de ses propres conditions sociales de production (et de celles de ses "semblables sociaux") que de la position qu'elle occupe dans le monde social, plus précisément de l'ensemble des positions qu'elle y a successivement occupé, pour devenir "*l'ethnologue de soi-même*"<sup>18</sup>.

#### *Acculturation scolaire, honte sociale et trahison de classe : l'épreuve du langage*

Si Annie Ernaux fournit, dans son travail littéraire, des éléments d'analyse sociologique de sa propre trajectoire sociale, c'est donc en premier lieu au travers des thèmes qu'elle aborde dans ses récits, peu habituels, au moins sous cette forme et avec cette systématisme, en littérature, en particulier dans le champ littéraire contemporain, thèmes qui affichent nettement leur dimension sociale et politique.

L'auteur est née dans un bourg normand en 1940, fille unique de parents d'origine rurale, d'abord ouvriers devenus petits commerçants (ils tiennent une épicerie-

---

<sup>11</sup> Sur l'écriture autosociobiographique comme renouvellement de l'autobiographie, voir Thumerel (F.). "Littérature et sociologie : *La Honte* ou comment réformer l'autobiographie", in Thumerel (F.). *Le Champ littéraire français au XXème siècle. Eléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2002, pp. 83-101. Pour qualifier l'œuvre d'A. Ernaux, G. Lokoy parle, elle, de "*socio-autobiographie*". Voir Lokoy (G.). *L'Oeuvre d'Annie Ernaux - Une histoire, plusieurs visions*, Institut d'Etudes romanes, Université de Bergen, 1992, p. 72.

<sup>12</sup> Ernaux (A.). Entretien avec F. Salvaing, "L'ethnologue de soi-même", in *L'Humanité Dimanche*, 16.01.1997.

<sup>13</sup> Ernaux (A.). Entretien avec J. Savigneau, in *Le Monde des livres*, 3.02.1984.

<sup>14</sup> Ernaux (A.). *Une Femme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 23.

<sup>15</sup> Le premier récit, publié en 1974 (*Les Armoires vides*, Paris, Gallimard), comme le second (*Ce qu'ils disent ou rien*, Paris, Gallimard, 1977), se présentent - et sont classés dans le catalogue de l'éditeur - comme des romans (cf. *infra*), mais sont en fait des autobiographies déguisées, au sens que P. Lejeune donne à cette catégorie : "*textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer*", in *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 25.

<sup>16</sup> Ernaux (A.). *La Femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.

<sup>17</sup> Ernaux (A.). *La Place*, Paris, Gallimard, 1984.

<sup>18</sup> Ernaux (A.). Entretien avec F. Salvaing, *art. cité*.

café), et qui ont cherché toute leur vie à paraître "*plus commerçants qu'ouvriers*"<sup>19</sup>. Sous la pression de sa mère, "*volonté sociale du couple*"<sup>20</sup> et grâce à une bourse, elle effectue une brillante scolarité primaire et secondaire dans un établissement privé catholique. Etudiante boursière, "*arriviste de la culture*"<sup>21</sup>, elle fait ensuite à Rouen des études de Lettres modernes et se montre rétrospectivement très lucide sur les conditions sociales de possibilité de ce "choix" : "*statistiquement un vrai choix de fille et le bouquet, de petite-bourgeoise*", écrit-elle dans *La Femme gelée*<sup>22</sup> ; ou encore, dans *Les Armoires vides* : "*La littérature, même, c'est un symptôme de pauvreté, le moyen classique pour fuir son milieu*"<sup>23</sup>. En 1964, elle se marie bourgeoisement avec un étudiant de Sciences Po, dont elle aura deux fils. En 1967, elle obtient le CAPES, juste avant la mort de son père. Cette précision est d'importance, dans la mesure où Annie Ernaux lie régulièrement la mort du père avec sa titularisation comme enseignante, autrement dit son passage certifié dans "l'autre monde". Cette perte emblématique "incarne" pour la jeune femme la double rupture matérielle et symbolique avec la classe d'origine. L'épreuve du concours - au double sens du terme - est d'ailleurs clairement présentée dès la première page de *La Place* comme une "cérémonie" initiatique, ultime rituel de passage au terme duquel l'auteur bascule "*dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor*"<sup>24</sup>. Elle obtient ensuite l'agrégation de Lettres en 1971. Elle enseigne dans des lycées techniques et généraux en province puis en banlieue parisienne, enfin au CNED, devenant ainsi une "enseignante sans élèves".

Devenue parallèlement un écrivain au succès public grandissant, publiée dans la prestigieuse collection Blanche chez Gallimard depuis son premier récit paru en 1974, elle obtient en 1984 le prix Renaudot pour *La Place*. Grâce au capital culturel acquis par le biais de l'école, elle est donc une "*métis sociale*"<sup>25</sup>, une "*déclassée par le haut*"<sup>26</sup>, ou encore une "*transfuge de classe*", comme elle aime souvent à se définir elle-même<sup>27</sup>. Se fondant sur sa propre expérience d'une trajectoire sociale improbable, elle décrit dans ses récits auto-sociobiographiques le monde et les représentations des petits commerçants en zone rurale dans la période de l'après-guerre, et cherche à rendre ce qu'elle présente comme le vécu des dominés. Elle tend aussi et surtout à saisir les effets des déplacements - parfois de grande ampleur - dans l'espace social sur les perceptions que les mobiles sociaux ascendants ont du monde social et politique au sens large du terme, les effets de la confrontation à la culture légitime diffusée par l'école<sup>28</sup>, la rupture que la scolarisation introduit avec le milieu familial d'origine<sup>29</sup>, les malaises enfin que

<sup>19</sup> Ernaux (A.). *La Place, op. cit.*, p. 45.

<sup>20</sup> Ernaux (A.). *Une Femme, op. cit.*, p. 39.

<sup>21</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides, op. cit.*, p.168.

<sup>22</sup> Ernaux (A.). *La Femme gelée, op. cit.*, p. 107.

<sup>23</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides, op. cit.*, p. 169-170.

<sup>24</sup> Ernaux (A.). *La Place, op. cit.*, p. 96.

<sup>25</sup> L'expression est empruntée à Grignon (C.). Préface à Hoggart (R.). *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil / Gallimard, 1991, p. 8.

<sup>26</sup> L'expression est de Hoggart (R.). *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1971.

<sup>27</sup> Pour une explicitation directe, voir Ernaux (A.). "Transfuge", dans le recueil d'entretiens avec F.-Y. Jeannet, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, pp. 65-77.

<sup>28</sup> L'expression "transfuge de classe" désigne en effet en sociologie "*les cas où [...] le titre scolaire obtenu est supérieur au titre attendu pour une origine sociale donnée et où, de ce fait, la position atteinte est supérieure à celle de la famille d'origine [...]. [Les dispositions des "transfuges" d'origine populaire] s'avèrent "inadaptées" aux positions qu'ils occupent au terme de réussites scolaires d'exception*". Mauger (G.). "Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la "génération de mai 68", in CURAPP. *L'Identité politique*, Paris, PUF, 1994, p. 213.

<sup>29</sup> Voir Baudelot (C.) "Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe : Pierre Bourdieu et Annie Ernaux", in Thumerel (F.) [dir.]. *Annie Ernaux : une oeuvre de l'entre-deux, op. cit.*

de telles trajectoires créent chez les individus qui les expérimentent : confrontés à une "impossible identité"<sup>30</sup>, toujours "déplacés" où qu'ils soient socialement, ces "transfuges" ont le plus grand mal à trouver leur place dans l'espace social.

Toutefois, écrire sur les effets d'une telle posture de "l'entre-deux"<sup>31</sup>, et sur la honte sociale qu'elle génère, ne va pas de soi : ayant intériorisé "l'indignité" culturelle de ses origines populaires, Annie Ernaux a ainsi longtemps estimé que la réalité triviale qu'elle vivait était indicible, inconvenante et qu'elle ne méritait pas d'être racontée, de devenir "objet littéraire" : "*Quand j'étais enfant et adolescente, je nous sentais (ma famille, le quartier, moi) hors littérature, indignes d'être analysés et décrits, à peu près de la même façon que nous n'étions pas très sortables*"<sup>32</sup>. Qui plus est, elle n'a pas su immédiatement comment en rendre compte sans la trahir (cf. *infra*). Cette tension n'est donc pas nouvelle, Annie Ernaux la percevait déjà enfant à l'école, bien avant l'entrée en écriture. On trouve notamment dans *La Place* des indications qui permettent de reconstituer l'univers familial de références de l'auteur à l'époque et les contradictions dans lesquelles la fillette scolarisée était prise : "*Dans les rédactions, j'essayais d'utiliser ce qui fait bien, c'est-à-dire ce qui se rapprochait de mes lectures, "tapis jonché de feuilles", etc. [...] Et comme la littérature que je connaissais ne parlait pas d'une mère qui s'endormait à table de fatigue après souper ou de repas d'inhumation où l'on chante, je jugeais qu'il ne fallait pas en parler. [...] Quand j'ai commencé à écrire, je me désespérais de ne pas faire de la beauté à chaque phrase*"<sup>33</sup>.

Fascinée et déférente envers ce nouveau monde, c'est dorénavant à son aune que l'enfant va jauger et juger toutes les valeurs et pratiques en vigueur dans le milieu familial d'origine. L'école "libre" symbolise en effet le basculement dans l'univers des livres et de la culture, avec le cortège de contraintes que ce mode d'accès aux études implique : contrôle de l'hexis corporelle et des affects, déni des "goûts", des comportements et du langage qui ont cours dans la famille, bannissement de l'accent et du patois, rectification de l'intonation... Ainsi s'exprime Denise Lesur, le "double" d'Annie Ernaux dans *Les Armoires vides* : "*[...] j'ai la tête bruissante de mots, dominus, le maître, the cat is on the table, à côté les dettes des clients, les livraisons d'huile en retard font figure de choses sans importance. [...] Comment aurais-je pu faire pour ne pas retenir, jusqu'à l'intonation même, ces mots de la maîtresse qui ouvraient à deux battants sur l'inconnu, sur tout ce qui n'était pas la boutique couverte de pas boueux, les criaileries du souper, les humiliations... [...] Chez moi, j'étais libre de puiser dans les bocaux et les pots de confiture, d'agacer les vieux souflets, de parler comme les mots me venaient, du popu et du patois*"<sup>34</sup>. [...] Toutes ces remarques, ces

---

<sup>30</sup> L'expression est empruntée à Terrail (J.-P.). "De quelques histoires de transfuges", in *Cahiers du LASA*, Université de Caen, Département de Sociologie et d'Anthropologie, n° 2, 1984. Sous un angle de psychologie sociale, voir aussi l'étude de Gaulejac (V. de). *La Névrose de classe - Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et groupes Editeurs, 1987, en partie fondée sur l'étude de l'œuvre d'A. Ernaux.

<sup>31</sup> Voir Thumerel (F.) [dir.]. *Annie Ernaux : une oeuvre de l'entre-deux*, op. cit.

<sup>32</sup> Ernaux (A.). Entretien avec A. Clavel, in *L'Événement du Jeudi*, 29.04/5.05.1993.

<sup>33</sup> Ernaux (A.). *La Place*, op. cit., p. 10. Voir aussi Fau (C.). "Le problème du langage chez Annie Ernaux", in *French Review*, vol. 68, n° 3, février 1995.

<sup>34</sup> On trouve les mêmes remarques sur cette infériorité linguistique intériorisée, renvoyant à l'indignité sociale, originelle et fondatrice, chez un autre transfuge de classe, A. Memmi. Il évoque en ces termes les tensions que la périlleuse confrontation des deux langues actualise : "*Je ne parlais comme personne, malheureusement. J'essayais de prononcer une langue qui n'était pas la mienne. [...] [Je] portais mes marques avec ostentation et roulais les r plus fort. Mais j'avais beau faire, je les enviais. [...] J'affectais de refuser le langage châtié, trop policé. C'est le fond qui m'importait, qui devait dicter les mots pour le nommer. Je ne refusais ni l'argot, ni l'invention verbale, ni même l'incorrection si elle me paraissait efficace. Je ne sais plus aujourd'hui si j'étais sincère. Peut-être sentais-je que, malgré mes efforts, jamais*

*ricanements, non, les choses de mon univers n'avaient pas cours à l'école. [...] Les profs, [...] ils ne tiendraient pas une journée chez moi, ils seraient dégoûtés, continuellement ils disent qu'ils ont horreur des gens vulgaires, ils font les dégoûtés si on éternue fort, si on se gratte, si on ne sait pas s'exprimer. [...] Il n'y a peut-être jamais eu d'équilibre entre mes mondes<sup>35</sup>. Il a bien fallu en choisir un, comme point de repère, on est obligé. Si j'avais choisi celui de mes parents, de la famille Lesur, encore pire, la moitié carburait au picrate, je n'aurais pas voulu réussir à l'école, ça ne m'aurait rien fait de vendre des patates derrière le comptoir, je n'aurais pas été à la fac. Il fallait bien haïr toute la boutique, le troquet, la clientèle de minables à l'ardoise. [...] Etrangère à mes parents, à mon milieu, je ne voulais plus les regarder. [...] Le pire, c'était que la classe, [...] ce n'était pas non plus mon vrai lieu. Pourtant, j'y aspirais de toutes mes forces. [...] Il faut encore creuser l'écart, semer définitivement le café-épicerie, l'enfance péquenaude, les copines à indéfrisable... Entrer à la fac<sup>36</sup>.*

C'est donc essentiellement **le langage** qui vient cristalliser la rupture entre les deux mondes : celui de l'école, châtié et constamment contrôlé, invalide brutalement les pratiques linguistiques qui ont cours dans le milieu familial. *"Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancoeur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent"*, note ainsi Annie Ernaux dans *La Place*<sup>37</sup>. Les remarques sur l'apprentissage du langage normé des dominants, sans référent dans l'expérience réelle - *"pire qu'une langue étrangère"* écrit-elle dans *Les Armoires vides*<sup>38</sup> -, et la séparation d'avec *"le monde d'en bas"*<sup>39</sup> qu'il signifie, abondent dans l'oeuvre d'Annie Ernaux : *"Enfant, quand je m'efforçais de m'exprimer dans un langage châtié, j'avais l'impression de me jeter dans le vide"*, se souvient-elle dans *La Place*<sup>40</sup> ; ou encore : *"il se trouve des gens pour apprécier le "pittoresque du patois" et du français populaire. Ainsi Proust relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise. Seule l'esthétique lui importe parce que Françoise est sa bonne et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures lui venir aux lèvres spontanément. Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. [...] Il lui a toujours paru impossible que l'on puisse parler "bien" naturellement.*

---

*je ne parlerais aussi bien que mes camarades dotés par leur naissance d'un outil quasi-parfait" (La Statue de sel, Paris, Gallimard, 1953 et coll. Folio n° 206, p. 120 et 124). Il confesse aussi en des termes similaires cette honte des siens, liée à leur langue, au sentiment que sa famille est "déplacée" lorsque ses membres se trouvent confrontés aux valeurs dominantes, à l'occasion par exemple d'un départ en colonie de vacances : "Je vis [mes parents], pour la première fois, gauches et honteux d'eux-mêmes... Ils chuchotaient, probablement gênés de leur patois, qui m'apparut vulgaire et déplacé" (La Statue de sel, op. cit., p. 59).*

<sup>35</sup> R. Hoggart souligne aussi cette "schizophrénie sociale" : *"Le boursier appartient [...] à deux mondes qui n'ont presque rien en commun, celui de l'école et celui du foyer. Une fois au lycée, il apprend vite à utiliser deux accents, peut-être même à se composer deux personnages et à obéir alternativement à deux codes culturels"* (*La Culture du pauvre, op. cit.*, "Déracinés et déclassés", p. 352).

<sup>36</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides, op. cit.*, p. 66, 67, 75, 78, 83, 94, 100, 119 et 161. On a parfois pris la liberté d'accoler des citations extraites d'un même ouvrage, mais situées à des endroits éventuellement éloignés du récit. Ce parti-pris permet, nous semble-t-il, de signifier la cohérence du projet auctorial et sa logique, mais aussi facilite une lecture sociologique (i.e. objectivante) de l'oeuvre.

On retrouve une nouvelle fois ce même malaise chez A. Memmi : *"Je suis mal à l'aise dans mon pays natal et n'en connais pas d'autre, ma culture est d'emprunt et ma langue maternelle infirme [...]. Je vis bien que si je me coupais inévitablement de mon milieu d'origine, je n'entrerais pas dans un autre. A cheval sur deux civilisations, j'allais me trouver également à cheval sur deux classes"* (*La Statue de sel, op. cit.*, p. 364 et 123).

<sup>37</sup> Ernaux (A.). *La Place, op. cit.*, p. 64.

<sup>38</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides, op. cit.*, p. 53.

<sup>39</sup> Ernaux (A.). *La Place, op. cit.*, p. 73.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 64.

*Toubib ou curé, il fallait se forcer, s'écouter, quitte chez soi à se laisser aller. [...] Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet*<sup>41</sup>. Dans *La Honte* en particulier, Annie Ernaux évoque longuement les effets ataviques du premier langage : *“Parler bien suppose un effort, chercher un autre mot à la place de celui qui vient spontanément, emprunter une voix plus légère, précautionneuse, comme si l'on manipulait des objets délicats. [...] Mon père dit souvent “j'avions” et “j'étions”, lorsque je le reprends, il prononce “nous avions” avec affectation, en détachant les syllabes, ajoutant sur son ton habituel, “si tu veux”, signifiant par cette concession le peu d'importance qu'a le beau parler pour lui. En 52, j'écris en “bon français” mais je dis sans doute “d'où que tu reviens” et “je me débarbouille” pour “je me lave” comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde*<sup>42</sup>. Parlant comme ses parents, elle intériorise pourtant progressivement le modèle linguistique dominant, qu'elle décrit dans *Les Armoires vides* comme un *“système de mots de passe pour entrer dans un autre milieu”*<sup>43</sup>. Soumise aux catégories d'entendement professoral, elle commence à écrire “comme ses lectures” : *“Je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute seule, mes parents non plus, la preuve, c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux. [...] [Les livres de lecture, de vocabulaire et de grammaire] ne parlent pas comme nous, ils ont leurs mots à eux, leurs tournures qui m'avertissent d'un monde différent du mien. [...] Langage bizarre, délicat, sans épaisseur, bien rangé et qui prononcé, sonne faux chez moi. [...] C'est pour ça que je n'employais mes nouveaux mots que pour écrire, je leur restituais leur seule forme possible pour moi. Dans la bouche, je n'y arrivais pas. Expression orale maladroite en dépit de bons résultats, elles écrivaient, les maîtresses sur le carnet de notes... Je porte en moi deux langages. [...] La faute, c'est leur langage à eux [ses parents], malgré mes précautions, ma barrière entre l'école et la maison, il finit par traverser, se glisser dans un devoir, une réponse. J'avais ce langage en moi [...]. Toutes les humiliations, je les mets sur leur compte, ils ne m'ont rien appris, c'est à cause d'eux qu'on s'est moqué de moi. Leurs mots dont on me dit qu'ils sont l'incorrection même, “incorrect”, “familier”, “bas”, mademoiselle Lesur, ne saviez-vous pas que cela ne se dit pas ? [...] Maintenant, j'ai l'impression que je ne pourrai plus revenir en arrière, que j'avance, ruisselante de littérature, d'anglais et de latin, et eux, ils tournent en rond dans leur petit boui-boui. [...] Même si je voulais, je ne pourrais plus parler comme eux , c'est trop tard”*<sup>44</sup>.

On saisit bien toute l'importance sociale et les implications politiques de ces thèmes, rarement abordés de manière aussi directe et systématique dans des récits qui se présentent ostensiblement comme autobiographiques, qui revendiquent tant leur dimension “littéraire” qu'ils affirment un engagement politique (cf. *infra*). Expérience individuelle, mais aussi et surtout narration d'une forme de destin épistémique, les récits d'Annie Ernaux constituent une offre tout à fait singulière de symbolisation de l'expérience du “transfuge de classe”, fondée sur un pacte de lecture lui-même tout à fait spécifique, “littéraire” mais sociologiquement instruit.

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>42</sup> Ernaux (A.). *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 54-55.

<sup>43</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 53, 76, 77, 115, 158 et 181.

Cette idée de “trahison” de classe<sup>45</sup> et de “honte” culturelle et sociale<sup>46</sup> - et d'ailleurs de **honte de cette honte** - est mise en récit dans un style évolutif.

*Ni misérabilisme, ni populisme... : adopter une "langue des choses" pour rendre compte de "la culture du monde dominé"<sup>47</sup>*

Car si Annie Ernaux fournit, dans son travail littéraire, des éléments d'analyse sociologique de sa propre trajectoire sociale, c'est aussi par le biais de sa réflexion récurrente sur **les implications politiques du style** et de la forme de ses récits. A partir de *La Place*, elle tend en effet à atteindre une écriture de plus en plus dépouillée des attributs stylistiques habituels en littérature, pour aboutir à ce qu'elle nomme une “*langue des choses*”, une “écriture plate”<sup>48</sup>, la seule tenable pour rendre compte d'existences “*soumises à la nécessité*”<sup>49</sup>.

En ce sens, il apparaît nécessaire de s'arrêter sur le style violent, ressentimental qui a présidé à l'écriture des *Armoires vides*. Dans ce roman autobiographique - elle parle d’“*autofiction*”<sup>50</sup>, avant de rejeter définitivement ce genre par la suite -, il s'agissait pour Annie Ernaux de faire “*table rase de la culture dominante*”<sup>51</sup>. La déchirure du corps - le récit s'ouvre sur un avortement clandestin - dit l'autre déchirement, social celui-là, avec le milieu familial qu'a entraîné l'acculturation à la culture dominante par le biais de l'école. La honte sexuelle est indissociablement liée à la honte sociale. Domination de classe et domination sexuelle se cumulent et se renforcent ainsi mutuellement. *Les Armoires vides* s'ouvre sur un souvenir de Paul Eluard : « *J'ai conservé de faux trésors dans des armoires vides* ». Le titre du récit renvoie à l'inutilité, à la vacuité du capital culturel acquis à l'école puis à l'Université, qui s'est finalement révélé inapte à éviter à l'héroïne un avortement traumatique<sup>52</sup>. L'artifice fictionnel semble se justifier à ce stade du cheminement psychologique, social et littéraire d'Annie Ernaux : “*Il me faut l'écran du roman, certainement pour aller le plus loin possible dans ce que je recherche à ce moment-là, qui est l'expression de la déchirure sociale*”, explique-t-elle<sup>53</sup>. Inscrit dans le registre du ressentiment, le style violent, agressif, ironique, qui fait la part belle à la “*fonction expressive*”<sup>54</sup>, trahit les ambitions déçues : “*j'avais le sentiment de chercher à faire riche d'une certaine*

---

<sup>45</sup> On rappellera que *La Place* s'ouvre sur cette citation de J. Genêt : “*Ecrire, c'est le dernier recours quand on a trahi*”.

<sup>46</sup> Evoquant sa mère, l'auteur assène ainsi dans *Une Femme* : “*J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître. [...] A certains moments, elle avait dans sa fille en face d'elle, une ennemie de classe*” (op. cit., p. 63 et 65).

<sup>47</sup> Voir Ernaux (A.). “*La culture du monde dominé*”, in *L'écriture comme un couteau*, op. cit., p. 78-81.

<sup>48</sup> Interrogée sur cette notion qu'elle utilise dans *La Place* (op. cit., p. 24), A. Ernaux s'explique : “*“Plate parce que je décris la vie de mon père, ni avec mépris, ni avec pitié, ni à l'inverse en idéalisant. J'essaie de rester dans la ligne des faits historiques, du document. Une écriture sans jugement, sans métaphore, sans comparaison romanesque, une sorte d'écriture objective qui ne valorise ni ne dévalorise les faits racontés”* (in Allix (G.) et Margueritte (M.). *Autour de La Place avec Annie Ernaux*, CRDP de Basse Normandie, MAFPEN, Académie de Caen, p. 19).

<sup>49</sup> Ernaux (A.). *La Place*, op. cit., p. 24.

<sup>50</sup> Sur ce concept, voir notamment Lejeune (P.). *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986.

<sup>51</sup> Laacher (S.). “*Annie Ernaux ou l'inaccessible quiétude*”, in *Politix*, n° 14, 1991, p. 77.

<sup>52</sup> Voir aussi Day (L.). “*Class, Sexuality, and Subjectivity in Annie Ernaux's Les Armoires vides*”, in Attack (M.) et Powrie (P.). [dir]. *Contemporary French Fiction by Women : Feminist Perspectives*, Manchester, Manchester University Press, 1990.

<sup>53</sup> Entretien avec L. Thomas, in Thomas (L.). *Annie Ernaux : an Introduction to the Writer and Her Audience - New Directions in European Writing*, Oxford, New York, Berg Publishers, 1999.

<sup>54</sup> On reprend ici la terminologie de Jakobson (R.). *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil, 1963.

manière. [...] *Ecrire, c'était aussi le désir que l'écriture soit étonnante, une forme d'originalité. [...] Au début j'avais une écriture luxueuse, une forme de luxe dans l'excès*", nous dira-t-elle en entretien. Ainsi s'exprime la narratrice, non encore explicitement assimilée à l'écrivain : "*Ca suffit d'être [...] une fille poisseuse et lourde vis-à-vis des copines de classe, légères, libres, pures de leur existence... Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents. [...] Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi. [...] Je les hais plus que jamais. Ils ne connaissent rien, mes parents, des minus, des péquenots, ni musique, ni peinture, rien ne les intéresse à part vendre des litrons [...]. J'aurais voulu qu'ils soient autrement, convenables, sortables dans le véritable monde. [...] Dans ce monde moderne, évolué auquel j'aspire, ils ont encore moins leur place. Aux moments de lucidité, je sens que je reste pouffiaste, je ne sais pas comment, à cause d'eux peut-être, le mauvais goût, leurs manières. [...] J'ai été coupée en deux, c'est ça, mes parents, ma famille d'ouvriers agricoles, de manoeuvres, et l'école, les bouquins. Le cul entre deux chaises. Ca pousse à la haine, il fallait bien choisir*"<sup>55</sup>. Retournant délibérément les normes stylistiques dominantes du raffinement littéraire, inculquées par l'école et ses lectures, Annie Ernaux adopte dans *Les Armoires vides* une posture quasi anti-intellectualiste. Cette stratégie de rupture esthétique et de subversion idéologique affichée est somme toute classique pour tout prétendant à l'entrée dans le champ littéraire, même si toute volonté de provocation n'en est pas exclue : "*pour parler de mon premier monde, pour la première fois (qu'on imagine le saut, l'effroi que cela représente), je voulais retrouver une langue perdue, et d'une violence correspondant à la fois à la violence naturelle du langage en usage dans mon milieu et à celle de la narratrice-héroïne évoquant la déchirure du "passage"*", dit-elle dans un entretien avec le sociologue Smaïn Laacher<sup>56</sup>. "*J'écris contre la bourgeoisie, je repars vers l'enfance par le langage, la violence du langage, détruire tout ce que je suis devenue, détruire la femme bourgeoise que je suis devenue. [...] Il y a aussi que je suis prof et que je ne me supporte pas en tant que prof, le beau langage etc, donc c'est pareil, je veux détruire ça aussi avec une syntaxe relâchée. [...] Ce livre est un livre de transgression [...] par rapport au français littéraire, au français légitime, mais aussi contre la bourgeoisie*", nous confirmera-t-elle quelques années plus tard en entretien. Le refus des normes habituelles du genre romanesque se retrouve jusque dans la mise en page dense et les choix typographiques qu'Annie Ernaux opère : pas de chapitres, d'alinéas ou d'espaces vierges, peu de ponctuations qui permettraient au lecteur de faire des pauses, dans la mesure où l'écrivain estime alors que ces procédés risqueraient de réduire l'intensité de la narration : "*C'est serré. Il n'y a pas de blancs. Je ne vais pas à la ligne, sauf une fois ou deux. Au début il n'y a pas de respiration. Je dois avoir eu le désir d'empoigner le lecteur, de ne plus le lâcher, le garder jusqu'à la fin de l'histoire*", explique-t-elle encore en entretien.

Ces éléments sont intéressants parce que, d'une part, ils démontrent toute l'importance des partis-pris politiques de l'écrivain, qui se traduisent et s'incarnent, très concrètement et matériellement, dans des options esthétiques et informent la mise en livre elle-même. D'autre part, parce qu'ils permettent avec *La Place* de mieux mesurer le chemin parcouru et l'évolution, indissociablement politique et littéraire, du projet de l'écrivain : en effet, *La Place* introduit une rupture complète dans l'appréhension de la mise en texte : la multiplication de longs espaces vierges, préférés aux transitions logiques, qui scandent les 210 paragraphes brefs - parfois une seule ligne - souligne ainsi la prise de distance de l'auteur, ses réflexions, ses commentaires sur le procès d'écriture et limite une lecture strictement cursive. Ces espaces silencieux dans la mise

<sup>55</sup> Ernaux (A.). *Les Armoires vides*, op. cit., p. 99, 111, 124 et 181.

<sup>56</sup> Laacher (S.), art. cité.

en texte lient et unifient les fragments. Rétrospectivement en entretien, Annie Ernaux estime de fait qu'elle n'avait pas encore trouvé le ton "juste" dans le premier récit publié en 1974 ; la distanciation introduite par la dissimilation entre l'auteur et le personnage entraînait "une écriture de la dérision" et l'écrivain a progressivement et confusément ressenti que cette attitude ironique défensive risquait de renforcer la domination qu'elle se proposait pourtant de combattre : "Par la suite [après l'écriture des *Armoires vides*], je me suis aperçue que la dérision, dans certains cas, c'est une forme de soumission à la classe dominante. La dérision, c'est l'arme des offensés et des humiliés souvent... [...] C'était une dérision qui faisait que je tombais dans le misérabilisme".

L'évitement du "je" et de l'écriture explicitement autobiographique se poursuivra pourtant en 1977 avec *Ce qu'ils disent ou rien*, encore labellisé "roman", à l'instar des *Armoires vides*, dans le catalogue de présentation de l'éditeur Gallimard, alors que les autres récits figureront tous sous la rubrique "Mémoires, récits autobiographiques". C'est bel et bien *La Place* qui va marquer la rupture, majeure, dans le style d'écriture qu'Annie Ernaux va dorénavant privilégier. Le misérabilisme ne paraît définitivement plus supportable à l'auteur pour évoquer ses relations avec son père, incarnation de la classe d'origine. C'est là, d'ailleurs, la seule rupture que l'écrivain admette dans son oeuvre : si le thème reste inchangé, la modification du point de vue et, par conséquent, du style de l'auteur, crée un nouvel objet.

Avec *La Place*, Annie Ernaux va trouver son style dans l'absence (apparente) de style. Celle qui se veut "ethnographe d'elle-même"<sup>57</sup> lit de plus en plus régulièrement des ouvrages sociologiques et leur emprunte nombre de méthodes ou de démarches : usage des témoignages, travail sur archives, observations ethnographiques - comme dans *Journal du dehors*<sup>58</sup> ou, plus récemment, *La Vie extérieure*<sup>59</sup> -, présence de notes de bas de page - d'ailleurs violemment brocardée par une partie de la critique littéraire... Marquée par le **double refus (sociologique et politique) de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste**<sup>60</sup>, pointés par les sociologues Jean-Claude Passeron et Claude Grignon<sup>61</sup> et qui guettent, en littérature comme en sociologie, toute tentative de représentation du "populaire", la démarche d'Annie Ernaux apparaît sociologiquement instruite. La tension dans laquelle l'écriture est prise est exposée dans le récit lui-même : "Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition"<sup>62</sup>. Partant des difficultés éprouvées pour sortir de cette contradiction, Annie Ernaux réfléchit sur la forme du récit : "j'ai voulu travailler comme un ethnologue. La forme finale du livre est venue de cette réflexion à la fois éthique, politique et littéraire"<sup>63</sup>. Elle décide d'utiliser "une écriture placée au-dessous de la littérature, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles, alors qu'ils auraient ressenti toute recherche de style comme une

---

<sup>57</sup> Ernaux (A.). "L'écriture du quotidien familial", communication orale retranscrite non publiée au séminaire "Sociologie de la famille" de l'INED, animé par F. de Singly, 25 avril 1991.

<sup>58</sup> Ernaux (A.). *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>59</sup> Ernaux (A.). *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, 2000.

<sup>60</sup> Sur les enjeux d'une telle posture populiste visant à "convertir le stigmate en emblème", voir Bourdieu (P.). "Les usages du "peuple"", in *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 180.

<sup>61</sup> Grignon (C.), Passeron (J.-C.). *Le Savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS / Gallimard / Le Seuil, 1989.

<sup>62</sup> Ernaux (A.). *La Place*, op. cit., p. 54-55.

<sup>63</sup> Ernaux (A.). Entretien avec R. Vrigny, "La littérature", France-Culture, 21.06.1984.

*manière de les tenir à distance*"<sup>64</sup>. Ce projet se poursuivra avec l'écriture d'*Une Femme* en 1988.

### **Entre littérature, sociologie et politique... L'œuvre inclassable d'un écrivain "déplacé"**

**Les intentions sociologiques**, tant au niveau de l'écriture que des thématiques abordées dans cette œuvre inclassable, qui se présente néanmoins avant tout comme « littéraire », sont donc bel et bien explicites. L'évolution stylistique et générique de l'écrivain, qui oscille en permanence entre littérature et sociologie, brouillant ainsi les frontières entre deux genres traditionnellement ennemis<sup>65</sup>, est présentée par l'auteur elle-même comme servant directement un objectif politique. Cette posture tout à fait singulière contribue d'ailleurs largement à expliquer un certain nombre de « malentendus » avec les critiques littéraires, qui ne savent quelle attitude adopter tant face à cette exhibition de stigmates sociaux qu'à cet usage littéraire de la démarche sociologique<sup>66</sup>.

#### ***Les ambivalences d'un double je(u) ou les incertitudes d'une posture improbable***

Si Annie Ernaux utilise la démarche sociologique, c'est aussi parce que l'auto-socioanalyse qu'elle pratique fait partie des conditions de développement de sa pensée et de son projet littéraire. Si elle peut écrire ce qu'elle écrit aujourd'hui, dans la forme qu'elle privilégie depuis vingt ans, c'est sans doute parce qu'elle n'a cessé d'utiliser la sociologie - notamment celle initiée par Pierre Bourdieu<sup>67</sup> - contre ses déterminations sociales. Cet usage, nourri de lectures et de contacts fréquents avec les sociologues à partir du milieu des années 1980, est devenu de plus en plus conscient et explicite, tant dans les textes mêmes des récits que dans les discours d'accompagnement qu'Annie Ernaux produit dans les médias lors de la parution de chaque nouvel ouvrage. Il faut dire que l'écrivain rencontre de fait les interrogations des sociologues dits "de la domination" - ou "sociologues critiques" -, qui se donnent pour objet d'étude les classes populaires dont ils sont souvent eux-mêmes issus, les processus de mobilité sociale ascendante ou encore le fonctionnement et les effets du système scolaire ; les récits sont alors pris comme base de réflexion, et l'écrivain fréquemment associée à leurs séminaires et colloques. On pourrait résumer ces interrogations communes ainsi : quelles sont les difficultés spécifiques que l'on rencontre lorsque l'on veut objectiver un espace dont on est issu et/ou dans lequel on est encore (ou a été) inclus ? A quelles conditions peut-on surmonter ces obstacles à l'objectivation, puisque dans ce cas, le sociologue ou, ici, l'écrivain, est à la fois sujet et objet du retour réflexif ? En ce sens, les textes d'Annie Ernaux fournissent une base solide de recherche, grâce à un matériau original, encore peu utilisé par les sociologues - un texte littéraire, à dimension

---

<sup>64</sup> Entretien avec l'auteur.

<sup>65</sup> Voir sur ce sujet l'analyse fine de Lepenies (W.). *Les Trois cultures - Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991.

<sup>66</sup> Sur cet aspect, voir Charpentier (I.). "De corps à corps", *art. cité*.

<sup>67</sup> Sur les rapports d'A. Ernaux à ce courant sociologique, voir l'entretien qu'elle nous a accordé : Ernaux (A.) et Charpentier (I.), ""*La littérature est une arme de combat*"" , in Mauger (G.) [dir.]. *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Paris, Belin, 2004.

autobiographique, sociologiquement instruit -, à condition toutefois de le constituer en objet d'étude<sup>68</sup>.

Car l'entreprise d'Annie Ernaux, comme tout travail sociologique fondé sur une telle démarche d'auto-objectivation - mais peut-être davantage encore parce que, dans le cas de ce projet autobiographique, il se veut (et est) avant tout "littéraire" -, rencontre un certain nombre de limites, que l'écrivain reconnaît elle-même : en racontant son histoire, et en le faisant d'une certaine manière, elle est amenée à sélectionner certains aspects, qui n'étaient pas nécessairement à l'époque les plus déterminants, mais qui sont considérés par elle, après coup, comme tels, eu égard à sa propre interprétation au moment de l'écriture et au trajet social accompli entre le moment des faits et le temps du récit, tandis qu'elle occulte d'autres dimensions de son existence. Surtout, l'écrivain est portée à donner de la cohérence à son parcours sociobiographique, intellectuel, à rationaliser en quelque sorte et le déroulement des événements et la signification qu'ils ont eue pour elle, **après-coup, au moment remémorant et dans les conditions de celui-ci, qui ne sont plus, par définition, celles du moment remémoré**. Tout discours sur le passé est ainsi discours du et sur le présent, et le risque de tomber dans "*l'illusion biographique*" de la transparence des agents sociaux à eux-mêmes<sup>69</sup>, est grand ; il est bien sûr redoublé pour le sociologue qui utilise ce type de matériau auto-sociobiographique. Il doit donc constituer d'abord une source à objectiver, permettant d'approcher, dans une perspective de sociologie compréhensive, le sens que l'écrivain autobiographe attribue rétrospectivement et rétroactivement à sa trajectoire, tant il est vrai que le travail de (ré-)écriture contribue à actualiser autant qu'à éclairer ses dispositions, sa vision du monde social et des places successives qu'elle y a occupé. En portant attention au contenu même des ouvrages, il s'agit dès lors de tenter de reconstituer l'univers de références de l'auteur, mais aussi les représentations et les logiques de (re)construction qui y sont à l'oeuvre. En effet, tout se passe comme si ce type de travail autobiographique pouvait dispenser *a priori* de toute démarche de dé- ou de re-construction objectivante puisqu'il propose, voire même, dans certains cas, cherche à imposer, avant tout traitement sociologique, un modèle d'interprétation, qui plus est de type socioanalytique et, souvent dans le cas d'Annie Ernaux, sociologiquement plausible. L'écrivain prétend avoir - et, dans une certaine mesure au moins, *i.e.* contrainte par les limites même du genre autobiographique, a effectivement - déjà fait le travail d'objectivation ; elle "balise" en outre les questions qu'il est légitime de poser sur son œuvre - y compris lorsque ce sont des sociologues qui l'interrogent. Or, il n'en demeure pas moins que par ses livres, l'écrivain construit sa propre vérité sur ses origines. On retrouve ici la définition que donne Philippe Lejeune de l'autobiographe : "*ce n'est pas quelqu'un qui dit la vérité sur lui-même et ses origines, mais quelqu'un qui dit qu'il la dit*"<sup>70</sup>. Dans ses autobiographies d'abord déguisées, puis explicites, Annie Ernaux reconstruit son parcours biographique antérieur, lui donne sens et cohérence<sup>71</sup>, le "représente" au sens quasi théâtral du terme. Cette dimension du travail

---

<sup>68</sup> Voir Mauger (G.). "Les autobiographies littéraires - Objets et outils de recherche sur les milieux populaires", in *Politix*, n° 27, 3<sup>ème</sup> trim. 1994, pp. 32-44.

<sup>69</sup> Voir Bourdieu (P.). "L'illusion biographique", in *Actes de la Recherche en Science Sociale*, n° 62-63, juin 1986, pp. 69-72.

<sup>70</sup> Lejeune (P.). *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998.

<sup>71</sup> C'est ce que note justement N. Heinich : si la représentation que donne et que se donne l'écrivain de sa propre vie est nécessaire, c'est qu'elle répond à "*une exigence de cohérence (autrement dit de non contradiction entre les énoncés) qui, s'imposant en priorité aux acteurs mis en situation de décrire leur expérience ou de dire ce qu'ils sont, n'est pas forcément superposable à l'exigence de vérité*" (*Etre écrivain*, rapport non publié au CNL, p. 143).

de l'écrivain apparaît fondamentale à saisir : les récits d'Annie Ernaux comportent inévitablement une part de recomposition biographique, d'ailleurs clairement perçue et assumée comme telle<sup>72</sup>.

Enfin, il conviendrait de revenir très précisément non seulement sur les usages - non dénués d'ambivalence - que l'auteur opère des travaux sociologiques (notamment ceux prenant son œuvre pour objet)<sup>73</sup>, pour les constituer en cautions-ressources et en capital symbolique, indissociablement distinctif et défensif, en vue de légitimer son projet littéraire, au moment même où ses "qualités d'écrivain" apparaissent (re)mises en cause par une partie de la critique littéraire, soit à la parution du très controversé *Passion simple* en 1992<sup>74</sup>.

### ***"La littérature est une arme de combat"*<sup>75</sup>**

Si Annie Ernaux est politiquement engagée de manière explicite dans l'écriture, ce qui l'amène à défendre un certain nombre de positions esthétiques, elle l'est aussi socialement et politiquement, et cet **engagement politique** est inséparable de son projet d'écriture. Une telle posture apparaît ainsi tout à fait singulière dans une période précisément marquée par le retrait de la majorité des écrivains des préoccupations du "siècle". Annie Ernaux cherche en effet sans relâche à mettre au service d'engagements contestataires divers le capital symbolique accumulé dans le champ littéraire et dans un réseau spécifique de sociabilités intellectuelles liées notamment à sa connaissance de sociologues. Engagée à l'extrême-gauche de l'échiquier politique depuis les années 1970, elle multiplie les prises de position politiques, sous forme de manifestations régulières de soutien à des causes diverses (actions féministes - Choisir, MLAC, défense ultérieure du droit à l'avortement... -, participation aux "comités de parrainage républicains" oeuvrant pour la régularisation des "sans-papiers", engagement auprès du DAL, prises de position contre le Front National ou l'économie ultra-libérale...), de signature de pétitions<sup>76</sup>, d'articles ou de déclarations dans la presse.

**Mais c'est l'écriture, en particulier autobiographique<sup>77</sup>, qui reste pour elle "l'acte politique par excellence", même si la dimension politique demeure le plus**

---

<sup>72</sup> Concernant les récits qu'elle fait des conditions d'existence de ses parents par exemple, notamment pour les années qui ont précédé sa naissance, l'auteur travaille par définition non sur la base de ses propres souvenirs, mais de ceux que sa mère mettait déjà en histoire (notamment la période de la seconde guerre mondiale), comme sur les témoignages de sa famille ou sur la base d'un travail quasi-ethnographique sur des archives, consultant par exemple les journaux de l'époque pour *La Honte*.

<sup>73</sup> C'est particulièrement net dans son dernier ouvrage publié, recueil d'entretiens sur son œuvre avec un autre écrivain, F.-Y. Jeannet, *L'Écriture comme un couteau*, op. cit.

<sup>74</sup> Ernaux (A.). *Passion simple*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>75</sup> On reprend ici une expression d'A. Ernaux, qui constitue aussi le titre d'un entretien qu'elle nous a accordé. Voir Ernaux (A.) et Charpentier (I.), "La littérature est une arme de combat", art. cité.

<sup>76</sup> On songe par exemple à sa signature - aux côtés notamment de P. Bourdieu - de la pétition de soutien aux grévistes lors de l'hiver 1995 - promptement rebaptisée par les journalistes "pétition Grève", contre la "pétition Réforme" qui défendait au contraire le plan Juppé de réforme des retraites. On notera qu'A. Ernaux y apparaît d'ailleurs comme le seul écrivain signataire, avec l'auteur de romans policiers - eux aussi, il est vrai, à dimension politique affirmée - D. Daeninckx.

<sup>77</sup> "Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins "agissante", c'est la valeur collective du "je" autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du "je", dans le monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle [...], c'est la possibilité pour le lecteur de s'approprier le texte, de se poser des questions ou de se libérer", affirme A. Ernaux dans *L'Écriture comme un couteau*, op. cit., p. 80. Souligné par l'auteur. Dans un entretien non publié accordé à la chercheuse britannique L. Thomas en mars 1997, A. Ernaux insistait déjà tout particulièrement sur l'importance de la forme autobiographique explicite qui à la fois rend possible et manifeste l'intention politique : "The

**souvent à l'état implicite dans les récits eux-mêmes.** Après avoir déclaré en 1988 dans un entretien accordé à Jean Royer : "*l'écriture est une forme de lutte, d'action politique*"<sup>78</sup>, l'écrivain précise cet aspect en entretien : "*Le politique, c'est une chose dont je ne parle pas vraiment directement dans mes livres, parce que... je ne pars pas d'une position a priori. Mais pour moi, la littérature, c'est une action politique ! C'est une action politique, la littérature ! L'acte politique par excellence, c'est quand même l'écriture, pour moi, c'est quand même la forme de l'écriture, ma façon d'écrire. Ce n'est pas quantifiable à la présence de signes, de signes inscrits, visibles, d'une prise de position politique. [...] Mais il me semble que c'est inscrit dedans quand même... dans mes textes, que tout cela [l'idée que je suis pour un changement complet d'orientation politique et sociale] nourrit mes textes ! Je pense à un texte comme Journal du dehors, il est certain qu'il y a là... sans... on peut dire que ce qui est d'autant plus... fort peut-être, c'est que le politique, [...] c'est complètement incarné, incorporé dans les gens dont je parle, les réactions que j'ai...*". Dans le recueil d'entretiens avec F.-Y. Jeannet, elle affirme encore : "*Ecrire [est] ce que je [peux] faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. [...] Les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent pas être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, une écriture se situant, au risque de me répéter, "entre la littérature, la sociologie et l'histoire"*<sup>79</sup>. Ou encore le désir de bouleverser les hiérarchies littéraires et sociales en écrivant de manière identique sur des "objets" considérés comme indignes de la littérature, par exemple les supermarchés, le RER, l'avortement, et sur d'autres, plus "nobles", comme les mécanismes de mémoire, la sensation du temps, etc., et en les associant"<sup>80</sup>.

Femme, écrivain "inclassable", intellectuelle, d'origine populaire et provinciale, élisant le social (populaire et féminin), traditionnellement ignoble, comme référent littéraire unique, construisant une position stylistique dans l'absence apparente de style, mais maniant avec une provocation toute jubilatoire la langue et les catégories de représentation des classes dominées, politiquement engagée, s'appuyant enfin sur des ventes confortables et un public élargi, dont la qualité sociale apparaît par conséquent douteuse eu égard aux valeurs dominantes dans l'espace littéraire de production restreinte... : Annie Ernaux semble cumuler les handicaps dans le champ littéraire tel qu'il fonctionne actuellement, le soupçon de vulgarité (plus sociale que sexuelle) pesant sur son oeuvre rendant délicate l'accumulation de capital symbolique, seul apte à fournir les profits spécifiques promus et promis (sous conditions) par le champ. L'écrivain perçoit d'ailleurs parfaitement l'ambivalence atypique de sa position objective lorsqu'elle déclare en entretien : "*je suis marginale dans le champ littéraire, marginale et marginalisée, et reconnue à la fois ; reconnue : on m'invite à des tas de choses auxquelles je ne vais pas, mais marginalisée en ce sens qu'on croit que j'écris des choses un peu bizarres... mais je suis reconnue : puisque j'ai eu un Prix, ça doit valoir quelque chose tout de même !*". Elle ajoute : "*les Comités de Lecture de la maison*

---

*autobiographical "I" which declares itself as such - I felt that this was a more direct political action, which obliged the reader to take up a position in relation to the text*" (Ernaux (A.), in Thomas (L.). "Writing from experience", article ronéoté, non publié, note 6 p. 12. La traduction des propos d'A. Ernaux est de L. Thomas). Voir aussi Thomas (L.). *Annie Ernaux : an Introduction...*, op. cit.

<sup>78</sup> Ernaux (A.), entretien avec Royer (J.), "Pour que s'abolisse la barrière entre la littérature et la vie", in *Le Devoir*, 26.03.1988.

<sup>79</sup> Cette formule, maintes fois commentée, apparaît pour la première fois en 1988 dans *Une Femme* (op. cit., p. 106).

<sup>80</sup> Ernaux (A.). *L'Écriture comme un couteau*, op. cit., p. 80-81.

*Gallimard, l'écrivain Pascal Quignard qui me conseille, pensent [...] que ce que je fais, c'est de la littérature, comme ils disent. [...] Très souvent, on me présente aux gens du cénacle, du champ littéraire en disant : "c'est tout de même de la littérature" ... "c'est tout de même"... [...] Il y a par rapport au champ littéraire cette impression de continuellement transgresser, sur le plan langagier, social et sexuel".*

La littérature demeure donc pour Annie Ernaux "*une arme de combat*". Si elle est capable d'un tel usage - hétérodoxe - de la ressource sociologique en littérature, non "*comme une arme contre les autres ou comme un instrument de défense mais comme une arme contre soi, un instrument de vigilance*"<sup>81</sup>, c'est aussi sans doute, comme le notait plus généralement Pierre Bourdieu, parce qu'elle se trouve "*dans une position sociale telle que [non seulement] l'objectivation ne soit pas insupportable*"<sup>82</sup>, mais qu'elle constitue même la seule porte de sortie - intrinsèquement ambivalente - de l'aliénation sociale.

---

<sup>81</sup> Bourdieu (P.). "Fieldwork in Philosophy", in *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 38.

<sup>82</sup> *Ibid.*